

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 23

Artikel: Lè dou Savoyardes et lo nègre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

étages avancent et reculent, les chambres ressortent en cabinets et en moucharabys. C'est un mélange incroyable de colombages, de bouts de planches, de poutrelles, de lattes clouées, de treillis, de cages à poulets en manière de balcon; tout cela verrouillé, fendillé, noirci, verdi, culotté, chassieux, refrogné, caduc, couvert de lèprous et de callosités à râvir un Bonnington ou un De-camps. Les fenêtres, trouées au hasard et bouchées à demi par quelque vitrage effondré, balancent des guirlandes de tripes et de vases de porc, capucines et cobeus de ces agréables logis. Des tons vineux, sanguinolents, délavés par la pluie, complètent l'aspect féroce et truculent de ces taudis hasardeux, dont le Rhône, qui passe dessous, fait écumer la silhouette dans son flot d'un bleu dur. »

Une belle nuit (du 17 au 18 janvier 1670), l'ancien *Pont-bâti* et tout ce qu'il portait prit feu; on peut se figurer le spectacle et le désastre. Les récits du temps rapportent qu'en deux heures soixante-douze maisons furent attaquées, cinquante-quatre incendiées; un des bras du Rhône (très bas, il est vrai, dans la saison) comblé par les débris sur un espace de 220 pieds; le pont fuma vingt jours. Eruption effrayante, on eût dit que le ciel croulait dans le feu. Les montagnes paraissaient incendiées : à trois lieues du foyer on lisait comme en plein midi.

En voyant de loin cet embrasement, les Vaudois, qui ne se l'expliquaient pas, coururent aux armes. Puis que d'horreurs! — nous ne faisons que répéter le dire des témoins — 122 victimes! Ceux qui échappaient au feu, périssaient dans l'eau. On ne retrouva qu'une trentaine de corps et dans un état affreux: bras détachés, jambes coupées, crânes ouverts, faces à moitié brûlées, corps enlacés, carbonisés; paquets d'os et de chair « formant un seul nœud », tout ce qui peut navrer et soulever le cœur; puis des scènes poignantes ou héroïques : des fuyards qu'on voyait flamber debout sur les toits, des enfants jetés d'une fenêtre à l'autre, une mère en couches tombant dans le Rhône, une chrétienne déjà sauvée et hors de danger, mais rentrant dans sa maison pour y chercher sa bible, qu'elle se repérait d'avoir oubliée...

Louis Ruchonnet à Rovéréaz.

Un de nos lecteurs goûtait un jour à la ferme de Rovéréaz. A la même table, se trouvaient Louis Ruchonnet, sa mère et ses deux fils. Les goûters champêtres de Rovéréaz étaient autrefois l'un des rendez-vous favoris des Lausannois.

La conversation fut des plus intéressantes et des plus variées. En pouvait-il être autrement quand Louis Ruchonnet y apportait le tribut de ses vastes connaissances et le charme de sa parole? Politique, littérature, beaux-arts, sciences, etc., tous les sujets furent abordés. — Papa, s'écria tout à coup l'un des enfants, qui depuis un moment, était absorbé dans l'examen d'un siphon d'eau gazeuse, papa, je ne comprends pas comment une simple pression sur ce bouton peut faire monter l'eau dans le tube de verre.

— Je m'en vais t'expliquer cela, répondit

le père, va me cueillir une de ces fleurs de dent-de-lion; nous en ferons un siphon.

Avec deux verres, une goutte d'eau et la tige de dent-de-lion, Louis Ruchonnet fit à son fils une démonstration des plus simples du principe des siphons et qui fut l'occasion d'une dissertation charmante sur les lois de la physique. C'était plaisir à voir cette grande intelligence se mettre à la portée des enfants et leur faire comprendre par des comparaisons ingé-

nieuses autant qu'imprévues les théories les plus complexes de la science.

Après le goûter, sur l'invitation du fermier, tous les convives allèrent visiter les étables et les diverses installations de la ferme.

Devant les nombreuses machines agricoles qui, à ce moment, faisaient leur apparition chez nous, madame Ruchonnet était dans l'admiration.

— Dis-moi, Louis, d'où viennent toutes ces machines? demanda-t-elle à son fils

— Mais, maman, quelle question tu me poses là! Regarde donc ces grandes dents; cela ne peut venir que d'Angleterre...

Madame Ruchonnet était anglaise. Elle sourit comme tout le monde à cette innocente plaisanterie de son fils, qui, d'ailleurs, l'effaça aussitôt par un bon baiser.

Le dou Savoyardes et le nègre.

L'est bin râ quand on vai on nègre pè chaôtre et, tot parâi, l'en arrevé onco cauquîs iadzo; mâ, quand on ein vai po lo premiâzado, vo seimblîè què clliâo gaillâ dussont cofiyi tot cein que patrouillont avoué lê mans. Kâ, quand on est dinse nai coumeint dai sou-bassémeints dè mermités du lè pi tantqu'à la frimousse, vo seimblîè assebin què lão tsemisse sont, ein cauquîs menutès, asse naire qu'on sa dè ts'erbon et vo vo diètes què lão fennès dussont prâo fère la buïa totès lè senannès po manteni clliâo gaillâ ào propru.

Et bin, tot cein n'est pas veré! et se lè nègros sont nái, l'est paceque l'ont la pé dinse et vo z'ariâ bio lè savounâ bin adrai et lè frottâ tota 'na dzornâ avoué 'na brosse dè rizette que resteront adé nái coumeint dè la setsâ (suite).

Ora, porquiet ne sont-te pas blliancs coumeint no z'autro? Lè z'ons diont que cein vint dè race; dâi z'autro, que l'est paceque clliâo dzeins démaront dein dâi pays io lo séâlo est destra tsaud, et io, pè vai Tsallanda, fâ dâi râveu pi què tsi no tandi lo mai d'ou, pisque diont que porriont freqassè dâi truffès quie dévant, rein qu'ein metteint la pêla ôs séâlo.

Quand on est dein dâi pays dinse, ne faut don pas s'ébahy se clliâo lulus sont soupliâ à tsavon; laissi vai on n'omelette sein la veri su on fu que frecassè, le vint tota nâirè pè dezo et le sè bourié! L'est la mima tsouze po lè nègro!

Cein est onco bin quemoudo, dâi iadzo, d'êtr matsourâ dinse, kâ la coiffâ ne sè vai pas atant què su no z'autro; mâ se clliâo nègro vont sè frottâ contre dâi sa dè farna, àobin dâo dzi, l'est on autre quiestion!

Ein 96, quand l'ont fe clliâo grant'espousechon pè Dzenèva, vo sèdès que l'en est arrevâ tota 'na compagni dè pè l'Afrika, po sè montrâ on pou âi dzeins dè per tsi no et on bolondzi dè Dzenèva ein avâi mimameint eingadzi ion que fasâi adé teni à l'eintrâie dè sa boutequa po férè veni lè pratiqués.

Dués Savoyardes qu'éliont veniés po vaire la fêta, volliâvont atsetâ dâi navettès et coumeint le vouaitivant devant lo magasin à cé bolondzi, véyont stu compagnon qu'etâi branquâ vai la porta avoué on fardai et on boumet blliancs tot frais eimpésâ et cein lè z'a tant ébahyès que iena dè clliâo lurenès dese à l'autro:

— Eh! dis vai, Joséphine, vouaitie vai, on nègre? N'arè jamâe cru què lè bolondzi dè per ice tegnivant dâi mitrons dinse; l'est cè z'iouie que dussè coffiyi la farna quand l'einpatté!

— Que vâo-tou, l'ai dese l'autro, lão z'en faut portant âi bolondzi.

— Et porquiet férè?

— Fouâla que t'é! Et quoi est-te que farâi lo pan nái!

Voir Joseph.

La nuit tombait, une de ces nuits prématurées de novembre où tout concourt pour étouffer avant l'heure la faible et vacillante lumière des jours d'hiver; une brume épaisse s'étendait sur le ciel, et venait ajouter son voile à l'ombre provenant de l'étroitesse de la rue; au dedans de la chambre il faisait en réalité tout à fait noir et, au premier abord, l'œil le plus exercé eût été embarrassé pour distinguer le moindre objet; cependant au bout d'un instant, auprès de la cheminée où, par économie, quelques tisons se consumaient lentement sous les cendres, une silhouette se profilait, une forme sombre, chétive, courbée....

C'était le sort habituel de la grand'mère Marais d'être seule ainsi, de l'aube au crépuscule, tandis que sa fille et son gendre étaient à la boutique, et, trop vieille pour travailler, elle passait les trois quarts du jour, immobile, assise au coin de l'âtre, le matin tournant le dos à la clarté grise encore trop forte pour ses yeux fatigués, le soir, sans lampe, les mains toujours inoccupées et le cerveau roulant deux ou trois pensées toujours les mêmes; une, surtout, revenait comme un refrain, celle de son petit-fils Joseph parti depuis un an pour son service militaire.

Cette fois pourtant, entre chien et loup, une voisine de son âge, la mère de la fruitière d'en face, vint lui tenir compagnie et, naturellement, entre les deux vieilles, ce fut bientôt, mais de la part de la grand'mère principalement, cela va sans dire, un concert ininterrompu de louanges sur ce cher « Joseph ».

— Un enfant si bon, si doux, si bien élevé, mame Fontaine, commença-t-elle d'une voix chevrotante; puis, partie sur ce sujet, et, intarissable, elle continua: la joie de mes vieux jours.... je le vois encore lorsqu'il partait pour l'école d'un air crâne avec ses petits livres de classe sous le bras... et ses maladies!... car il les a toutes eues, le pauvre chéri! la rougeole, la coqueluche... et jusqu'à cette grande qui nous a fait si peur et où nous avons failli le perdre... la fièvre... la fièvre... « moqueuse », comme disent les médecins, ah! mame Fontaine, il nous a donné bien du tourment, allez!... mais que de satisfactions aussi; vous souvenez-vous comme il était beau le jour de sa première communion... vous étiez déjà dans le quartier, je crois?... oui... ah!... non,... c'était l'année d'avant, alors vous ne l'avez pas vu.... attendez que je vous raconte....

Et pour la centième fois la bonne grand'mère reprit cette vieille histoire, sue par cœur par la voisine, mais que, oubliée, elle répétait toujours comme une chose neuve, avec le même entrain et le même luxe de détails; le gars était un homme maintenant, mais pour la mère Marais, il restait toujours dans ses souvenirs le petit garçon de jadis, le bambin joufflu dont l'entêtement amusait, les colères faisaient rire et les défauts d'écolier passaient inaperçus.

— Un an passé, mame Fontaine, un an passé!... s'exclama-t-elle, et avec un soupir elle reprit: dire qu'il est si loin, là-bas, par delà la mer... en Afrique, comme ils disent... mon pauvre petit, est-ce que jamais je te reverrai?...

— Allons mame Marais, pas d'idées noires, deux ans c'est rien!...

— Pas à mon âge... mes jambes ne sont plus solides... mes yeux ne voient plus clair.... Et dans un élan: tenez, mame Fontaine, je ne demande qu'une chose au bon Dieu: Voir Joseph.... et mourir!... »

Tout passe, les deux années qui semblaient si longues à la mère Marais s'écoulerent pourtant, uniformes, et un jour, un matin plutôt, Joseph apparaît sur le seuil de la porte, grossi, brunâtre, à peine reconnaissable.

On s'embrassa, mais au lieu du bonheur promis et attendu depuis si longtemps, une sorte de gêne enserra subitement la famille; ce fut comme un étonnement et, dans cet instant, à l'avance rêvé plein d'expansion, personne ne sut que dire, pas même la vieille qui, descendue pour la circonstance de sa chambre du premier étage, resta là, les bras ballants, ouvrant de grands yeux, et ne trouvant pas un mot... C'était Joseph, et cependant ce n'était pas lui... Et dans le cœur de la grand'mère il se fit soudain un vide, ce fut comme si celui qu'elle attendait était mort, celui-là était un autre, et elle eut la sensation que son Joseph était à jamais perdu pour elle.